

E t u d e

sur

la Composition de la Chanson de Roland

(d'après l'édition critique de Boehmer).

Inaugural-Dissertation,

eingereicht

bei der philosophischen Facultät zu Rostock

im August 1874

von

Dr. Otto Weddigen

aus Minden i/W.

Schwerin i/M.

Druck von G. Hilb.

Il y a un demi-siècle qu'il s'est formé en France une école de savants, initiés aux secrets du moyen-âge, qui nous ont restitué, par la publication des textes, les oeuvres des poètes français depuis le onzième siècle jusqu' aux premières années du quinzième ¹⁾.

Grâce à leurs travaux et à ceux de quelques savants allemands qui ne manquèrent pas de s'attacher à elle, nous connaissons aujourd'hui une grande partie des productions, dues aux trouvères de la langue d'oïl.

„Les chansons de geste, que l'on désigne aussi sous le nom de poèmes ou romans chevaleresques, tiennent le premier rang dans l'histoire littéraire du moyen âge. Ces poèmes se divisent en quatre cycles, ceux de Charlemagne, des Croisades, de la Table-Ronde et de l'Antiquité. Les romans de la première série comprennent non seulement la vie de Charlemagne, mais encore celle de ses prédécesseurs“ ²⁾.

¹⁾ Revue des deux mondes. 1873.

²⁾ Ideler, Geschichte der altfranz. Nationalliteratur, Berlin 1842, p. 66.

L'épopée la plus fameuse du cycle carlovingien c'est la chanson de Roland.

La première rédaction qui nous en est restée a été écrite au douzième siècle ³⁾ et se trouve à la bibliothèque bodléienne à Oxford. Un autre manuscrit de l'ancien texte, datant du quatorzième siècle, est à Venise; il a été édité par C. Hoffmann, mais il n'est pas mis dans le commerce.

Des refontes et des remaniements plus récents nous ont été conservés dans la bibliothèque du comte Garnier, au codex de Colbert à Paris, à Lyon, à Versailles et à Cambridge ⁴⁾.

Le texte d'Oxford, sans aucune doute le meilleur de tous, fut édité pour la première fois par F. Michel „La Chanson de Roland ou de Roncevaux, Paris 1837“: cette édition fut suivie de celle de F. Génin „La chanson de Roland, poème de Theroulde, Paris 1850“; cependant les deux éditions sont imparfaites et sans critique. Plus tard parut l'édition de Th. Müller (Göttingen 1851, rééditée en 1863) et celle de Léon Gautier, professeur à l'école des Chartres, dont l'édition a été réimprimée récemment (1872).

L'édition qui est prise pour base de la dissertation suivante est celle de mon maître honoré, monsieur le Professeur Dr. Edouard Boehmer „Rencesval, édition critique du texte d'Oxford“; elle a paru à Halle en 1872. Avant d'entrer dans notre thème lui-même, dans l'examen de la composition de la chanson de Roland, nous donnerons le contenu du poème.

Charlemagne a conquis toute l'Espagne; Saragosse seule résiste. Marsille, roi des Sarrasins, qui la défend, demande conseil à ses barons sur la politique à suivre envers l'empereur des Francs. Il se résout à envoyer à Charlemagne des ambas-

³⁾ Hertz, Einleitung zum Rolandslied p. VII, Stuttgart 1871.

⁴⁾ Hertz, ibid.

sadeurs de paix, à rendre la ville et à recevoir le baptême. Blancandrin avec neuf collègues est envoyé à l'empereur. On les reçoit en grande pompe et le lendemain le Sarrasin fait ses propositions. Roland repousse l'offre du païen, car Marsille s'est toujours montré perfide. Alors tout le monde se tait. Enfin Ganelon se lève et se déclare pour la proposition de Blancandrin. Elle est agréée. Ganelon lui-même est proposé alors par Roland, pour porter ce message dangereux à Marsille, et Charlemagne y consent. Mais Ganelon craint la mort, il est furieux contre Roland et jure de se venger. Il part; arrivé à Saragosse, il s'engage envers Marsille à faire tomber dans une embuscade Roland et l'arrière-garde, au moment de la retraite.

Ganelon, à son retour, annonce à Charlemagne que le Sarrasin consent à accepter toutes ses conditions. Aussitôt le vieil empereur se met en route vers la „douce“ France. Déjà Charlemagne a repassé les montagnes, lorsque Roland avec l'arrière-garde est attaqué à l'improviste dans la vallée de Roncevaux.

Le combat est terrible; malgré la plus grande bravoure, les chrétiens vont succomber, accablés par les forces supérieures des Sarrasins. Roland fait résonner son cor, le fameux olifant; mais c'est en vain que Charlemagne et toute son armée retournent précipitamment, pour secourir les braves guerriers; les douze pairs sont tombés. Olivier, frappé par derrière, expire sous les coups de Marsille. Turpin de Reims est blessé et son cheval est tué. Pour la dernière fois Roland et l'archevêque mettent en fuite les païens, mais à bout de forces et assaillis de toutes parts, ils meurent en héros. Leur vengeur ne tarde pas à arriver. Charlemagne, en proie à la plus profonde douleur, attaque les infidèles et la victoire reste aux chrétiens. Après avoir pris Saragosse, il retourne en France. Les corps d'Olivier et de Roland sont rapportés dans leur patrie.

Alors l'empereur tient une cour plénière, pour que Roland et les autres chevaliers soient vengés, et Ganelon, le traître, est condamné à mort ⁵⁾.

Telle est la substance de notre épopée, dont nous allons maintenant examiner la composition.

Le poème se divise en deux grandes parties: „la mort de Roland“ (jusqu' à la tirade 176) et „la vengeance“ qui s'ensuit (comprenant le reste des tirades). Il renferme plus de quatre mille vers de dix syllabes, qui se suivent par tirades ou „laises“ sur une seule assonance. En voici un exemple:

Charles li reis nostre emperere magnés,
set ans tuts pleins at estet en Espagne;
tresqu' en la mer cunquist la terre altaigne,
n'i at chastel qui devant lui remaignet,
murs ne citets n'i est remes a fraindre,
fors Saragusse qui est en la muntaigne.
Li reis Marsilies la tient, qui Deu nen aimet,
Mahumet sert e Apolin reclaimet;
ne s' poet garder que mals ne li ataignet.

Tir 1.

Nous avons remarqué, en citant cet exemple, un autre trait caractéristique dans la conformation des vers. „Chaque vers, en effet, est coupé en deux hémistiches. L'hémistiche est toujours très-marqué et à cause de ce repos obligatoire, jouit du privilège d'une véritable fin de vers, c'est-à-dire qu'un e

⁵⁾ Voyez, Démogeot, Histoire de la littérature française, Paris 1871;

Gautier, Les épopées françaises. 1865;

Monin, Dissertation sur le roman de Roncevaux. 1832;

W. Grimm, Einleitung zum Ruolandes liet, Goettingen, 1838;

Gaston Paris, Histoire poétique de Charlemagne. 1865 etc.

muet surabondant y est admis sans troubler la mesure, non plus qu' à l' extrémité d'un vers féminin, où l'on passe treize syllabes pour douze⁶⁾.

Les tirades elles-mêmes sont d'une longueur tout-à-fait inégale. Nous en avons quelques-unes de cinq vers et plus, d'autres même de trente.

La tirade suivante n'en a que cinq.

Li reis apelet Malduit sun tresorier:

„L'aveirs Charlun est-il apareilliets?“

E cil respunt: „Oil, sire, asez bien:

set cents chameil d'or e argent chargiet

e vint ostage des plus gentils suz ciel.“

Tir. 51.

Cependant la tirade 184 par exemple en a trente.

Le nombre des vers dans les tirades ne dépasse jamais cette dernière limite. La construction des tirades est d'une habileté et d'un artifice remarquables. Quatre traits différents caractérisent surtout un grand nombre d'entre elles; nous allons les envisager successivement.

Les vers initiaux de beaucoup de tirades peignent en peu de mots la situation suivante, ou en donnent plutôt, par anticipation, un court exposé.

Nous nous bornerons à quelques exemples, quoiqu'il soit facile d'en relever un grand nombre. La tirade 3 nous caractérise parfaitement dans les trois vers initiaux le Sarrasin Blancandrin:

„Blancandrins fut des plus saives paiens,

de vasselage fut asez chevaliers,

prusdumes out pur sun seigneur aidier.“

⁶⁾ Génin. La chanson de Roland.

Pour une étude plus exacte de la versification de la Chanson de Roland, voyez Gautier dans l'introduction à ce poème p. 47—52. La chanson de Roland. Paris 1872.

Après ce court exposé, le poète complète, pour ainsi dire, le tableau, dont nous ne connaissons que le cadre. Le païen lui-même donne au roi Marsille un conseil qui, finement conçu, fait entrevoir les qualités que le poète a résumées plus haut.

E dist a l' rei: „Or ne vus esmaiez!

Mandez Charlun, a l' orguillus e l' fier,

fedeils services e mult grands amistiets;“ etc.

Tir. 3.

De même, nous rencontrons un exposé analogue au commencement de la tirade 87 ⁷⁾. Le poète caractérise ainsi Roland et Olivier:

„Rolands est pruds e Oliviers est sages,

ambedui unt merveillus vasselage;

puisque il sunt as chevaux e as armes,

ja pur morir n'eschiverunt bataille.

Bon sunt li cunte, e lur paroles haltes.“

Après ces mots, qui nous ont dépeint les deux héros d'une manière distincte, suit en quelque sorte la preuve pour l'assertion. Le poète met en action la description qu'il vient de donner de Roland et d'Olivier. Un combat sanglant s'est engagé entre les Francs et les Sarrasins. Les premiers vont succomber, accablés par les forces supérieures des ennemis. Olivier, prévoyant l'issue de la bataille, propose à Roland, par prudence et après une mûre réflexion, de sonner de son olifant, pour appeler Charlemagne à leur secours. Mais cela offense l'orgueil de Roland et il s'y refuse avec indignation. Il n'a jamais manqué de courage et méprise la sage exhortation de son ami: Il se bat bravement; cependant il se perd ainsi que ses compagnons. Encore un exemple:

⁷⁾ Il faut diviser la tirade 86 en deux parties. Le vers 1092 forme la fin d'une tirade. Voyez aussi Hertz, Rolandslied p. 44.

L'empereur est retourné en Espagne. Il fond avec ses chevaliers sur les Sarrasins, pour venger la mort de son neveu Roland. On en vient aux mains. C'est „l'amiral“ des ennemis qui l'attaque. Le poète dit ensuite aux vers initiaux de la tirade 258:

„Mult est vassals Charles de France dulce,
li amirals il ne l' erient ne ne dutet.“

Cet exposé nous permet de nous faire une idée du combat entre ces deux héros. Tous deux sont d'une bravoure extraordinaire,

„Ceste bataille nen iert mais desturnee,
seins hume mort ne poet estre achevee.“

Tir. 237.

Nous allons maintenant faire mention d'une autre particularité, non moins remarquable, que nous trouvons dans la formation des tirades. Nous avons vu plus haut que les vers initiaux de beaucoup de tirades nous présentent un court exposé de la situation suivante, une anticipation, qui d'une part facilitait la clarté de l'ensemble, et d'autre part permettait au jongleur de chanter la chanson par morceaux détachés.

„Car par cette anticipation le poète lui-même indiquait les fragments destinés à être chantés et il en formait en quelque sorte une introduction générale à ces fragments.“

C'est donc encore un autre point de vue sous lequel nous avons à envisager les tirades.

Un grand nombre de tirades répètent ou résument dans leurs vers initiaux en peu de mots les idées des tirades précédentes. C'est un fait curieux; et nous trouverons plus tard un exemple analogue dans les répétitions de tirades entières. Le poète veut par ce moyen, pour ainsi dire, nous rappeler le passé. Aujourd'hui, que nous sommes accoutumés à lire les épopées, ce procédé serait moins habile et moins convenable; mais nous ne devons pas perdre de vue le but du poète d'autrefois,

qui ne destinait pas son ouvrage à être lu, mais à être chanté.

Voici quelques exemples.

La tirade 9 dit à la fin:

„Li emperere tent ses mains envers Deu,
baisset sun chief, cumencet a penser.“

La tirade suivante reprend la même situation à son commencement, avant que le poète continue la narration.

„Li emperere en tint sun chief enclin,
de sa parole ne fut mie hastifs,
sa custume est qu'il parolt a leisir.“

C'est ici que nous trouvons en même temps une répétition de la situation précédente, et un court exposé ainsi que nous l'avons montré plus haut. Quelques tirades plus loin nous rencontrons pour la troisième fois cette même pensée:

„Li emperere en tint sun chief embrunc,“ etc.

Tir. 15.

En voici un autre exemple. Le combat entre les Francs et les Sarrasins a commencé. De part et d'autre beaucoup de morts couvrent le champ de bataille. Olivier aussi est blessé à mort par derrière. Il appelle son compagnon Roland à son secours. Celui-ci accourt et:

„Rolands reguardet Olivier a l' visage;
teints fut e pers, descolume e pales,
li sangs tuts elers par mi le cors li raiet.
encuntre terre en chieient les esclaces.

„Deus!“ dist li cuens, „or ne sai-jo que face.
Sire cumpaign, mar fut vostre barnages!

Jamais n'iert hum qui tun cors cuntrevaillet.

E! France dulce, cum hui remaindras guaste
de bons vassals, e cunfundue e chaite!

Li emperere en avrat grand damage.“

A icest mot sur sun cheval se pasmet.“

Tir. 147.

La tirade 148 commence par reprendre la fin de la tirade 147 :

„As vus Rolands sur sun chēval pasmet“,
puis la narration continue.

Il en est de même de l'exemple suivant. Les Francs, pressés violemment, perdent de plus en plus de leurs chevaliers :

„As premiers colps i unt ocis Gualtier,
Turpin de Reims tut sun escut perciēt,
quasset sun helme, si l' unt nafret el' chief,
e sun halsberc rumput e desmaillet,
par mi le cors nafret de quatre espiets;
dedesuz lui ocient sun destrier.

Or est grand doel, quand l'arcevesques chiet“.

Tir. 153.

La tirade 154 revient sur la description précédente :

„Turpins de Reims quand se sent abatut,
de quatre espiets par mi le cors ferut,
isnelement li ber resailit sus.“

Avant d'envisager notre chanson, ou plutôt la formation artificielle des tirades, sous un autre point de vue, nous ne pourrons nous empêcher de citer encore deux exemples de la même espèce.

La victoire penche de nouveau du côté des chrétiens. Les Sarrasins sont mis en fuite.

„Li cuens Rolands est de tant grand fiertet
ja n'iert vencuts pur nul hume charnel;
lançums a lui, puis si l' laissons ester!“
E il si firent dards e vigres asez,
espiets e lances e museras penets;
l'escut Roland unt fait e estroet,

e sun halsberc rumput e desmailet
 mais enz el' cors ne l' unt mie adeiset:
 Veillantif unt en trente lius nafret,
 desuz le cunte si l'i unt mort laisset.
 Paien s'en fuient, puis si l' laissent ester;
 li cuens Rolands i est a pied remes.

Tir. 159.

La tirade 160 reprend dans son commencement la description des derniers vers de la tirade 159.

„Paien s'en fuient coruëus e iriet,
 envers Espagne tendent de l' espleitier.
 Li cuens Rolands ne l's at dunc enchalciets,
 perdu i at Veillantif sun destrier,
 voeillet o nun, remes i est a pied.“

Citons l'exemple dernier. Tout braves que soient les Francs, ils ne peuvent résister aux attaques des païens, qui se sont reformés et assaillent avec des forces toutes fraîches les chrétiens épuisés. Tous sont accablés par le nombre. Charlemagne retourne, sa douleur est inexprimable.

Morts est Rolands, Deus en at l'anme es ciels.
 Li emperere en Rencesvals parvient.
 Il nen i at ne veie ne sentier,
 ne voide terre ne alne ne plein pied,
 que il n'i ait o Franceis o paien.
 Charles escriet: „U estes vus, bels nies?
 E l'arcevesques e li cuens Oliviers?
 U est Gerins e sis cumpaign Geriers?
 U est dux Otes e li cuens Berengiers,
 Ives, Ivorie, que j' aveie tant chiers?
 Qu' est devenus li Guasquins Engeliens,
 Samsuns li dux e Anseis li fiers?
 U est Gerards de Russillun li viels?

Li duze per que j' aveie laissiets?“
 De ço cui chalt! car nuls respuns n'en iert.
 „Deus,“ dist li reis, „tant me pois esmaier
 que jo ne fui a l' estur cumencier!“
 Tiret sa barbe cum hum qui est iriets.
 Plurent des oels si barun chevalier,
 encuntre terre se pasment vint milier,
 Naines li dux en at mult grand pitiet.

Tir. 176.

La tirade 177 peint de nouveau cette belle et magnifique scène dans ses vers initiaux, pour agir plus profondément sur le lecteur, et pour mettre pleinement en relief le désespoir de l'empereur et de ses chevaliers.

„Il nen i at chevalier ne barun
 que de pitiet mult durement ne plurt:
 plurent lur fils, lur freres, lur nevuds
 e lur amis e lur liges seignurs;
 encuntre terre se pasment li plusur.,,

Tir. 177.

Nous croyons avoir suffisamment fait ressortir aux yeux de nos lecteurs la construction particulière des tirades. Nous avons eu déjà plus haut l'occasion de remarquer dans quelle intention le poète agit ainsi. „Une composition de l'étendue de notre chanson ne se récitait pas de suite d'un bout à l'autre. Aussi le poète a-t-il pris soin lui-même de préparer les extraits, et de là vient que ça et là nous trouvons, tantôt résumé en quelques vers ce que nous avons lu plus haut longuement développé, tantôt indiqué, par anticipation, une situation ou un dénouement qui suit.“

Il nous serait facile de multiplier les exemples de cette construction ingénieuse des tirades ⁸⁾ si nous ne craignons pas

⁸⁾ Voyez les tirades: 9, 154, 156, 181, 192, 198, 203, 228, 262, 268.

de dépasser les limites de notre traité; les exemples cités pourront d'ailleurs en donner une idée suffisante.

Nous allons maintenant tourner nos regards vers un autre trait caractéristique des tirades.

Il y a à la fin d'un grand nombre de tirades une exclamation, émise non par le poète, mais par les Francs, les Sarrasins ou une seule personne.

Ordinairement cette exclamation exprime une émotion violente ou un applaudissement. Elle ressemble tout-à-fait à un refrain.

En voici quelques exemples.

Marsille a congédié son conseil et ordonne à dix de ses barons de porter à Charlemagne la résolution qui vient d'être prise.

„Branches d'olive en voz mains porterez,
ço senefiet pais e humilitet.

Par voz saveirs se m' poez acorder,
jo vus durrai or e argent asez,
terres e fieuds tant cum vus en voldrez.“

Tous les païens répondent ensuite à la fin de la tirade:

Dient païen: „De ço avums asez.“

Tir. 5.

De même dans la tirade 59; à la fin

Guenes respunt: „Veir dites, jo l'sai bien.“

Dans ces deux exemples, la remarque finale de la tirade ne comprend qu'un vers, cependant il y en a aussi quelques-unes, qui se composent de deux vers. Par exemple dans la tirade 125; l'archevêque commence le combat, il fond sur les rangs ennemis et terrasse le païen Abisme, qui expire sous ses coups. Les Francs en éprouvent une grande joie.

Dient Franceis: „Ci at grand vasselage,
en l'arcevesque est bien la cruce salve.“

Citons encore la tirade 236, où nous trouvons également

une telle remarque finale, formant deux vers, pour examiner ensuite une particularité de la composition de notre chanson, dont la critique a donné lieu à bien des débats.

La tirade 236 peint la situation avant la bataille;

„Grand sunt les host e les eschieles beles
Entr'els nen at ne pui ne val ne tertre,
selve ne bois, 'ascunse n' i poet estre;“

Alors suit une remarque des Sarrasins:

Dient paien: „La gents Charlun est bele.
Bataille avrums e aduree e pesme.“

Un trait caractéristique que l'on observe assez souvent dans la chanson de Roland, c'est la répétition des mêmes tirades. Nous trouvons le même fait exposé deux ou même trois fois de suite, dans des termes à peu près identiques et presque sans autre changement essentiel que celui de l'assonance, mais au fond nous trouverons une différence remarquable. Ce genre de répétitions se rencontre fréquemment, nous nous bornerons à en citer quelques exemples.

Marsille, menacé par l'armée des chrétiens, demande conseil à ses barons sur les dispositions à prendre. Blancandrin se lève, fait des propositions, qui sont agréées. Marsille ordonne à quelques barons:

„Seignur barun, a Charlemagne irez;
il est a l' siege a Cordres la citet.
Branches d'olive en voz mains porterez,
ço senefiet pais e humilitet.
Par voz saveirs se m' poez acorder,
jo vus durrai or e argent asez,
terres e fieuds tant cum vus en voldrez.“

Tir. 5.

Quelques vers de cette tirade se répètent presque littéralement dans la tirade suivante:

Li reis Marsilies out finet sun cunseill,
 dist a ses humes: „Seignur, vus en ireis,
 branches d'olive en voz mains portereis,
 si me direz a Charlemagne l' rei
 pur le soen Deu qu'il ait mercid de mei etc.

De même dans la tirade 33. Ganelon arrive à la cour du roi Marsille et lui annonce les conditions de l'empereur des Francs:

„Iço vus mandet Charlemagnes li ber:
 que recevez sainte Chrestientet,
 demi Espagne vus voelt en fieud duner.
 Se ceste acorde ne volez otrier,
 pris e liets serez par poestet;
 a l' siege ad Ais en serez amenets,
 par jugement serez iloeec finets,
 là morrez-vus a hunte e a viltet.“

Tir. 33.

Ces derniers mots ont beaucoup effrayé Marsille; il se met en colère:

„Li reis Marsilies en fut mult esfreets
 un algier tint qui d'or fut enpenets,
 ferir l'en volst, se n'en fust desturnets.“

Tir. 33.

La tirade 34 peint de nouveau cette situation, mais plus fortement:

Li reis Marsilies at la colur muee,
 de sun algeir at la hanste crolee.“

La tirade 36 reprend ensuite les idées de la tirade 33:

„car ço vus mandet Charles qui France tient,
 que recevez la lei de Chrestiens;
 demi Espagne vus durrat-il en fieud,
 l'altre meitiet avrat Rolands sis nies,

mult orguillus i avrez parsunier.
 Se ceste acorde ne volez otrier,
 en Saragusse vus vendrat asegiar;
 par poestet serez pris e liets,
 menets serez pur dreit ad Ais le sied;
 vus n'i avrez palefrei ne destrier
 ne mul ne mule que poissez chevalchier,
 jetets serets sur un malvais sumier;
 par jugement iloez perdrez le chief.
 Nostre emperere vus enveiet cest brief."

Nous avons cité toute la tirade, car elle nous permet d'étudier la construction artificielle des répétitions. On voit et on sent leur but et leur beauté.

Nous apercevons un grand progrès dans la tirade 36, si nous la comparons à la tirade 33. Celle-ci ne dit rien de Roland, elle ne contient que les conditions de Charlemagne et des menaces contre Marsille, s'il refuse de les accepter. La tirade 36 au contraire retrace une situation importante, à savoir, elle ajoute les mots:

„l'altre meitiet avrat Rolands sis nies,
 mult orguillus i avrez parsunier."

On aperçoit ici l'intérêt personnel de Ganelon et sa diplomatie fine qui sait employer à propos les arguments décisifs, pour saisir le Sarrasin:

„mult orguillus i avrez parsunier."

Maintenant Ganelon redouble de menaces, et le poète ne manque pas de nous donner une description de l'impression que celles-ci ont produite sur Marsille:

„Marsilies fut escolurets de l'ire."

Nous trouvons un rapport analogue des répétitions dans les trois tirades suivantes:

Ço dist Marsilies : „Guenes, par veir sacez,
 en talent ai que mult vus voeill amer.
 De Charlemagne vus voeill oir parler,
 il est mult viels, si at sun tems uset,
 mien escient, dous cents ans at passets.
 Par tantes terres at sun cors demenet,
 tants colps at pris sur sun escut bueler,
 tants riches reis cunduits a mendistet,
 quand iert-il mais recreants d' hosteier?“
 Guenes respunt : „Charles n'est mie tels.
 N'est hum qui l' veit e conuistre le sait,
 que ço ne diet que l'emperere est ber.
 Tant ne l' vus sai ne preiser ne loer
 que plus-n'i at d'honor e de bontet.
 Sa grand valur qui l' porreit acunter?
 De tel barnage l'at Deus enluminet,
 miels voelt morir que guerpir sun barnet.“

Tir. 40.

Il faut citer aussi les deux autres tirades, pour prouver plus clairement que ces répétitions contiennent chaque fois une progression remarquable, et nous reconnâtrons dès à présent que ce ne sont nullement des leçons de divers manuscrits comme quelques savants l'ont avancé. Une étude exacte doit absolument repousser de telles assertions. Mais nous discuterons cette question plus tard, voici les répétitions de la tirade 40 :

Dist li paiens : „Mult me pois merveillier
 de Charlemagne qui est chanuts e viels,
 mien escientre, dous cents ans at e miels.
 Par tantes terres at sun cors travailliet,
 tants colps at pris de lances e d'espiets,
 tants riches reis cunduits a mendistiet,
 quand iert-il mais recreants d'hosteier?“

„Ço n'iert,“ dist Guenes, „tant cum vivet sis nies,
 n'at tel vassal suz la chape de l' ciel;
 mult par est pruds sis cumpain Oliviers;
 li duze per, que Charles at tant chiers,
 funt les an-guardes a vint mil chevaliers.
 Sours est Charles, que nul hume ne crient.“

Tir. 41.

Et enfin la tirade 42:

Li Sarazins dist: „Merveille en ai grand
 de Charlemagne qui est chanuts e blancs,
 mien escientre, plus at de dous cents ans.
 Par tantes terres est alets cunquerant,
 tants colps at pris de bons espiets trenchants,
 tants riches reis morts e vencuts en champ,
 quand iert-il mais d' hosteier recreants?“
 „Ço n'iert,“ dist Guenes, „tant cum vivet Rolands;
 n'at tel vassal d'ici qu'en orient;
 mult par est pruds Oliviers sis cumpain;
 li duze per, que Charles aimet tant,
 funt les an-guardes a vint milie de Francs.
 Sours est Charles, ne crient hume vivant.“

Il n'est pas difficile de sentir et de reconnaître les différences qu'il y a dans ces trois tirades. Dans la première Ganelon répond seulement à la question de Marsille: „De guerroyer quand donc Charlemagne sera-t-il las?“ par les mots: „Il n'est pas ce que vous pensez!“ Dans la tirade 41 au contraire se produit l'intérêt personnel de Ganelon et la vengeance qu'il veut tirer de Roland. Il répond cette fois, à la même question: „Charlemagne ne sera-t-il jamais las de guerres?“ Jamais! tant qu'il aura son neveu vivant.

Toutefois il n'a pas encore prononcé le nom de „Roland“ ce n'est qu'à la dernière tirade qu'il se décide enfin à parler

sans réticences: „l'empereur“ dit-il, „ne sera las de guerroyer tant que Roland vit.“

Telles sont les différences caractéristiques des répétitions citées. On comprend de suite la beauté merveilleuse que produit cet artifice dans la construction.

„Les tirades contiennent presque les mêmes mots, mais il y a toujours un point qui tend à la catastrophe encore éloignée“.

C'est dans un autre but que le poète répète la tirade suivante.

Le moment de l'action approche, la bataille va bientôt s'engager entre les chrétiens et les païens. Olivier est pris du pressentiment sinistre que les Francs seront accablés par la supériorité des Sarrasins, c'est pourquoi il propose à Roland de sonner de son fameux olifant, pour appeler Charlemagne à leur secours. Olivier répète trois fois sa prière, ce qui forme une scène vraiment élevée.

Il semble qu'une voix prophétique fasse retentir le douloureux : malheur ! malheur ! malheur !

Dist Oliviers: „Païen unt grand efforts,
de noz Franceis m'i sembleit avoir poi;
cumpaign Rolands, car sunez vostre corn!
si l'orrat Charles, si retournerat l'hots.“

Mais Roland s'y refuse chaque fois avec fierté:

Respunt Rolands: „Jo fereie que fols,
en dulce France en perdreie mun los.
Sempres ferrai de Durendal grands colps,
sanglants en iert li brands entresqu'a l' or.
Felun païen mar i vindrent as ports:
jo zus plevis, tuit sunt jugiet a mort.“

Olivier renouvelle en sincère ami sa prière:

„Cumpaign Rolands, l'olifant car sunez!

Si l'orrat Charles, ferat l'host returner,

sucurrat nus li reis od sun barnet.“

Cette fois encore Roland repousse la demande de son fidèle compagnon:

Respunt Rolands: „Ne placet damme Deu

que mi parent pur mei seient blasmet,

ne France dulce ja chieet en viltet!

Ainz i ferrai de Durendal asez,

ma bone espee que ai ceinte a l' costet;

tut en verrez le brand ensanglentet.

Felun paien mar i sunt asemblet;

jo vus plevis, tuit sunt a mort livret.“

Tir. 84.

Roland reprend enfin pour la troisième fois son exhortation instante:

„Cumpain Rolands, sunez vostre olifant!

Si l' orrat Charles qui est as ports passant;

jo vus plevis, ja returnerunt Franc.“

Mais Roland s'y refuse de nouveau:

„Ne placet Deu,“ ço li respunt Rolands,

„que ço seit dit de nul hume vivant

que pur paien ja seie-jo cornant!

Ja n'en avrunt reproce mi parent.

Quand jo serai en la bataille grand,

e jo ferrai e mil colps e set cents,

de Durendal verrez l'acier sanglent.“

Tir. 85.

Le poète répète les tirades dont nous venons de faire mention, d'une part, pour donner à toute la situation une empreinte élevée et pour agir plus profondément sur le sentiment

des auditeurs, d'autre part, pour représenter d'une manière plus frappante l'imminence du danger et pour nous en faire ressentir plus vivement toute l'étendue.

Un autre exemple. Les Francs ont été entièrement vaincus par les païens. Roland lui-même a perdu tout espoir : alors il veut sonner de son cor :

Ço dist Rolands : „Cornerai l'olifant,
si l'orrat Charles, qui est as ports passant;
jo vus plevis, ja retournerunt Franc.“

Mais à présent c'est Olivier qui n' y consent pas.

Dist Oliviers : „Verguigne sereit grand,
e reprover a trestuts voz parents,
iceste hunte durreit a l' lur vivant.
Quand jo l' vus dis, n'en feistes nient,
mais ne l' ferez par le mien loement:
Se vus cornez, n'iert mie hardement,
ja avez vus amsdous les bras sanglents.“
Respunt li euens : „Colps j'en ai fait mult gents.“

Tir. 128.

Roland répète sa proposition :

Ço dist Rolands : „Forts est nostre bataille;
jo cornerai, si l'orrat li reis Charles.“

Tir. 129.

Olivier refuse pour la deuxième fois :

Dist Oliviers : „Ne sereit vasselage.
Quand jo l'vus dis, cumpain, vus ne deignastes.
S'i fust li reis, n'i oussums damage.
Cil qui là sunt n'en doivent avoir blasme.“

Tir. 129.

Nous nous sommes aperçus du rapport intime qui existe entre ces deux tirades et celles que nous avons citées plus haut. Le poète les a construites sur le même plan. Nous voyons jusqu'à

l'évidence que ces répétitions ne sont pas seulement des leçons de divers manuscrits. C'est en effet par ces répétitions mêmes qu'il veut nous peindre le danger d'une manière plus vive. Nous entrevoyons partout l'intention sage du poète.

Pour en finir, nous citons encore un exemple, pour réfuter ensuite les assertions de quelques savants, qui avancent que les répétitions sont des interpolations de copiste.

L'arrière-garde des Francs est détruite par les Sarrasins. Tous les guerriers ont succombé. Seul, Roland est encore debout, mais si affaibli par la lutte et par ses blessures, qu'il n'a plus qu'à rendre l'âme. Il se retire sous un grand rocher. Là il veut briser son épée, sa Durandal, de peur qu'elle ne tombe entre les mains des Sarrasins; rassemblant toutes ses forces, il décharge un coup de Durandal sur un des rochers qui l'environnent, mais la bonne lame n'en est pas même ébréchée ⁹⁾.

Ço sent Rolands a perdut la veue,
met sei sur pieds quantqu'il poet s'esvertuet;
en sun visage sa colur at perdue.
Dedevant lui at une pierre dure;
dis colps i fiert par doel e par rancune,
cruist li aciers, ne fraint ne ne s' esgruignet;
e dist li cuens: „Sainte Marie, aiue!
E! Durendal, bone, si mare fustes!
quand jo n'ai prud, de vus nen ai mais cure!
tantes batailles en champ en ai vencues,
e tantes terres larges escumbatues,
que Charles tient, qui la barbe at chanue!
ne vus ait hum qui pur altre s'en fuiet!
mult bons vassals vus at lung tems tenue!
jamais n'iert tels en France l'asolue.“

Tir. 170.

⁹⁾ Démogeot, Histoire de la littérature française p. 65 et 66.

La tirade suivante reprend le tableau de la précédente, mais Roland énumère d'une manière plus détaillée les exploits qu'il a exécutés avec sa bonne épée Durandal.

Rolands ferit el' perrun de sardanie;
 cruist li aciers, ne briset ne n'esgraniét.
 Quand il ço vit que n'en pout mie fraindre,
 a sei meisme la cumencet a` plaindre:
 „E! Durendal, cum ies e clere e blanche!
 cuntre soleill si luses e reflambes!
 Charles esteit es vals de Moriane,
 quand Deus de l' ciel li mandat par sun angele
 qu'il te dunast a un cunte chataigne;
 dunc la me ceinst li gentils reis, li magnés.
 Jo l'en cunquis e Anjou e Bretagne,
 si l'en cunquis e Peitou e la Maine,
 jo l'en cunquis Normandie la franche,
 si l'en cunquis Provence e Aquitaine,
 e Lombardie e trestute Romanie,
 jo l'en cunquis Baiviere e tute Flandre,
 e la Burguigne e trestute Puillanie,
 Custantinoble, dunt il out la fiance,
 e en Saisunie fait-il ço qu'il demandet;
 jo l'en cunquis Gualés, Escocce, Islande,
 e Angleterre que il teneit sa chambre;
 cunquis l'en ai païs e terres tantes,
 que Charles tient, qui at la barbe blanche!
 Pur ceste espee ai dolur e pesance,
 miels voeill morir qu'entre peiens remaignet.
 Damnes Deus peres, n'en laisser hunir France!“

Tir. 171.

La tirade 172 dépeint pour la troisième fois la même chose, cependant Roland y joint une description de l'épée elle-même.

Rolands ferit en une pierre bise,
 plus en abat que jo ne vus sai dire.
 L'espee cruist, ne fruisset ne ne briset,
 cuntre le ciel amunt est resortie.
 Quand veit li cuens que ne la fraindrat mie,
 mult dulcement la plainst a sei meisme :
 „E! Durendal, cum ies bele e saintisme!
 en l'orie pund asez i at reliques :
 la dent saint Pierre e de l' sang saint Basilie,
 e des chevels mun seigneur saint Denise,
 de l' vestement i at sainte Marie;
 il nen est dreits que païen te baillissent,
 de Chrestiens devez estre servie.
 Ne vus ait hum qui facet cuardie!
 Mult larges terres de vus avrai cunquises
 que Charles tient, qui la barbe at flurie;
 li emperere en est e ber e riches.“

Tir. 172.

On ne peut méconnaître les beautés vraiment poétiques de ces répétitions. A plusieurs reprises Roland frappe de sa Durandal la pierre de „sardanie“, pour la briser, mais „il n'en peut rompre miette“. C'est cette action répétée que le poète met sous nos yeux d'une manière vive et expressive, en répétant les tirades. Nous voyons dans chaque tirade pour ainsi dire, comme Roland frappe de nouveau le rocher. D'ailleurs le poète prend occasion des répétitions, pour mettre dans la bouche de Roland une description de ses exploits ou de son épée.

Il nous serait facile de multiplier les exemples, mais ceux que nous avons cités nous paraissent suffisants pour établir aux yeux de nos lecteurs le dessein, dans lequel le poète se sert des répétitions; son but est: d'augmenter l'effet, ou de mettre sous nos yeux les situations d'une manière plus frappante.

Il n'est donc pas soutenable qu'elles ne soient que des leçons de divers manuscrits.

„On ne peut en douter, dit Génin, ces répétitions étaient une forme de l'art primitif; l'intention en est double. Elles servaient d'abord à insister sur une circonstance notable, ensuite à faire éclater l'habileté du versificateur; car l'erreur serait grande de croire que le peuple ait jamais été insensible à ces finesses de la forme, à ce mérite de la difficulté vaincue, dont l'appréciation semblerait le privilège des artistes ¹⁰⁾.“

Voyons maintenant à ce sujet l'opinion de Fauriel.

„Le texte de la chanson de Roland est l'oeuvre d'un copiste sans intelligence, qui avait sous ses yeux trois leçons diverses du même passage, et au lieu de choisir entre elles la meilleure, les a transcrites à la suite l'une de l'autre. Ainsi nous n'avons qu'une rédaction confuse“ ¹¹⁾.

Telle est la conclusion qu'ont tirée de la répétition des tirades, un savant français et quelques Allemands ¹²⁾.

Nous sommes bien loin de prétendre que le texte de la chanson de Roland, tel qu'il nous est parvenu, soit l'original; une telle assertion serait absurde. Nous savons estimer suffisamment les recherches de W. Grimm, Génin, G. Paris et Gautier, qui ont prouvé que c'est seulement une copie. Mais, convaincus que notre texte n'est pas l'original, nous osons avancer que les répétitions que nous trouvons dans la copie, c'est-à-dire au manuscrit d'Oxford, se sont trouvées aussi dans l'original.

Le poète lui-même, et lui tout seul emploie intentionnellement ces répétitions.

¹⁰⁾ Génin, La chanson de Roland p. CII.

¹¹⁾ Fauriel, Histoire de la poésie provençale.

¹²⁾ Voyez, par exemple, Hertz, Einleitung zum Rolandslied. p. VIII.

Nous croyons avoir montré jusqu'à l'évidence qu'elles sont de vraies beautés poétiques.

Mais cela serait-il possible, si „elles ne devaient leur origine qu'à l'erreur accidentelle d'un copiste inintelligent, qui aurait transcrit sans aucun discernement les leçons de divers manuscrits?“

D'ailleurs ces répétitions se trouvent fréquemment dans la littérature française ¹³⁾ et l'anglaise ¹⁴⁾ du moyen-âge. —

Il semble pourtant qu'il y ait dans la chanson de Roland deux tirades qui présentent dans leurs répétitions des choses contradictoires, et Gaston Paris ne peut pas se déterminer à les assigner à un même poète. Cependant ce n'est que le semblant.

Voici la première:

Li cuens Rolands, quand il s'oït jugier,
dunc at parlet a lei de chevalier:
„Sire parastres, mult vus dei avoir chier,
la rere-guarde avez sur mei jugiet;
n'i perdrat Charles li reis qui France tient,
mien escientre, palefreid ne destrier,
ne mul ne mule que deiet chevalchier,
ne n'i perdrat ne runcin ne sumier,
que as espees ne seit ainz eslegiets.“

Tir. 59.

La tirade suivante reprend la situation:

Quand ot Rolands qu'iert en la rere-guarde,
ireement parlat a sun parastre:
„Ahi! culverts, malvais hum de put aire,
cuias li guants me chaist en la place,
cum fist a tei, le bastun dunant Charles“.

Tir. 60.

¹³⁾ Berte aux grands piés a des répétitions au nombre de cinq, six et neuf. Voyez: Démogeot, Hist. de la littérature française. p. 67.

¹⁴⁾ W. Spalding, History of the English Literature. Edinburgh 1872, p. 43.

Ganelon a désigné Roland, pour commander l'arrière-garde. Gaston Paris croit et prétend que dans la tirade 59 Roland s'en réjouit, et remercie son beau-père de l'avoir proposé, tandis qu'il s'en indigne dans la suivante. Ce seraient, il est vrai, des idées contradictoires, mais nous ne pouvons partager l'opinion de Gaston Paris que la tirade 59 exprime une joie de Roland. Les mots de Roland :

„Sire parastres; mult vus dei avere chier,
la rere-guarde avez sur mei jugiet;“ etc.

ne sont évidemment qu'ironiques! Roland sait bien que Ganelon le veut perdre, en lui désignant le commandement de l'arrière-garde.

Comment se réjouir, comment être reconnaissant d'une intention si perfide!

Dans la tirade 59 Roland reste encore calme; il ne donne expression à son sentiment amer que par un ton ironique dans son discours. C'est dans la tirade 60 que son aigreur éclate ouvertement envers Ganelon.

„Ahi! culverts, malvais hum de put aire,
cuias li guants me chaist en la place,
cum fist a tei, le bastun dunant Charles“.

Nous voyons dans cette répétition, comme nous l'avons montré dans les exemples cités plus haut, une progression de l'action qui tend à la catastrophe encore éloignée. De plus.

Dans la tirade 207 le poète place une et la même scène à Aix-la-Chapelle; dans la suivante à Laon.

„Ces deux versions,“ dit Gaston Paris, „s'excluent et accusent deux rédactions d'époques différentes.“

Avant de réfuter cette assertion, nous allons citer les deux tirades :

„Amis Rolands, jo m'en irai en France;
cum jo serai a Loun en ma chambre,

de plusurs regnes vendrunt li hume estrange,
 demanderunt u est li cuens chataignes;
 jo lur dirai qu'il est morts en Espagne.
 A grand dolur tendrai puis mun reialme,
 jamais n'iert jurs que ne plur ne n'en plaigne."

Tir. 207.

et:

„Amis Rolands, prusdoem, juvente bele,
 cum jo serai ad Ais en ma chapele,
 vendrunt li hume, demanderunt noveles;
 jo l's lur dirai merveilluses e pesmes:
 Morts est mis nies, qui tant me fist cunquerre!
 Encuntre mei rebelerunt li Saisne
 e Hungre e Bugre e tante gent averse,
 Romain, Puillain e tuit cil de Palerne,
 e cil d'Afrique e cil de Califerne;
 puis encrerrunt mes peines e sufraites.
 Qui guierat mes hots a tel poeste,
 quand cil est morts qui tuts jurs nus chadelet?
 E! France dulce, cum remains hui deserte!
 Si grand doel ai que jo ne voldreie estre."
 Sa barbe blanche cumencet a detraire,
 ad ambes mains les chevels de sa teste.
 Cent milie Franc s'en pasment cuntre terre.

Tir. 208.

Quant à la forme de ces deux tirades, il nous faut avouer qu'il n'y a pas le moindre doute qu'il ne faille de ne les assigner à un même poète.

Voici le même plan de la construction, la seconde est tout-à-fait en harmonie avec la précédente. Celle-là reprend les idées de la première, puis elle dépeint la situation d'une manière plus détaillée. Nous voyons, cette répétition ressemble entièrement à celles dont nous avons parlé plus haut.

Pourtant, la tirade 208 place la même scène à Aix-la-Chapelle, tandis que la tirade 207 la place à Laon. C'est pourquoi Gaston Paris ne veut pas les assigner à un même poète. Mais ces doutes disparaîtront, quand nous prenons en considération que notre chanson, telle que nous l'avons maintenant, doit son origine à un poète qui vivait au douzième siècle.

„Du temps de Charlemagne. Aix-la-Chapelle était la capitale; Laon, au contraire, était la principale cité du temps des derniers Carlovingiens.“

Or, le poète, insouciant pour les faits historiques, saute l'espace de temps et approche les deux époques l'une à l'autre ¹⁶⁾. Par cette circonstance, le poète a augmenté considérablement l'effet.

Charlemagne veut annoncer, quand il est „a Loun en sa chambre,“ ou „ad Ais en sa chapele,“ à toutes les nations qui envoient leurs députés, pour s'enquérir de Roland, la mort de son cher et brave neveu.

Il est évident, cet anachronisme émane d'une intention bien arrêtée du poète et tend à un effet déterminé.

Mais supposé même que les tirades 60 et 207 se fussent glissées par une méprise quelconque du copiste dans le texte d'Oxford, ce qui n'est pas le cas, l'interpolation bien constatée de ces deux tirades, devait-elle nous amener à considérer toutes les autres répétitions comme des interpolations d'un copiste et à regarder le texte entier comme l'oeuvre d'un copiste sans intelligence? Evidemment non! Une étude plus exacte de notre épopée doit repousser de telles assertions.

Abandonnant la question de l'origine des répétitions, que nous rencontrons dans la chanson de Roland, et l'examen de la

¹⁶⁾ Nous rencontrons des exemples analogues dans beaucoup de drames ou d'épopées.

construction des tirades, nous allons nous occuper de la matière elle-même de l'épopée.

Nous avons à envisager d'abord l'allure de la narration ou la manière dont le poète la déroule sous nos yeux. „Sans s'arrêter à aucune introduction, le poète nous expose en peu de mots dès la première tirade et avec une sorte de „brusquerie guerrière“ que Charlemagne est depuis sept ans en Espagne, qu'il a conquis ce pays jusqu'à la mer et;“

n'i at chastel qui devant lui remaignet,
murs ne citets n'i est remes a fraindre,
fors Saragusse qui est en la muntaigne.
Li reis Marsilies la tient, qui Deu nen aimet,
Mahumet sert e Apolin reclaimet;
ne s' poet garder que mals ne li ataignet.

Tir. 1.

Ensuite il nous conduit au jardin du roi Marsille, qui tient conseil avec ses barons.

Quelquefois le poète aime à dramatiser son action et à mettre des discours dans la bouche de ses héros. Que nos lecteurs se rappellent le passage où Charlemagne délibère avec ses chevaliers ¹⁷⁾. N'est-ce pas en vérité la scène d'un grand drame héroïque?

Nous y voyons une vie active, les héros parlent et agissent; leurs questions comme leurs réponses sont courtes et précises. Mais ces passages sont assez rares. Nous recontrons fréquemment une prolixité épique. Le poète se plaît de préférence dans l'énumération et la description de ses héros ou de tous les chevaliers qui se préparent pour la bataille. Par exemple, Ganelon médite une vengeance contre Roland, et fait agréer son plan par les Sarrasins. Le poète fait entrer en scène successi-

¹⁷⁾ La chanson de Roland. Tir. 13.

vement tous les guerriers qui s'offrent à f  rir Roland partout où ils le rencontreront ¹⁸⁾).

Cette circonstance augmente considérablement l'effet, quoique cette scène soit d'une longueur fatigante. Nous voyons défiler tous les païens qui tour à tour tirent l'épée et se dévouent à la mort. —

Il y a encore un trait caractéristique, dont nous devons faire mention ici. On trouve quelquefois dans notre chanson des remarques ou des observations que fait le poète lui-même. Il indique et révèle souvent, par anticipation, les   v  nements qui doivent suivre.

En voici un exemple.

Les païens ont résolu d'envoyer une ambassade à Charlemagne, pour lui demander la paix et pour lui offrir des présents et des étages. Naturellement cette offre n'est qu'une feinte, aussi le poète nous fait-il entrevoir la catastrophe qu'entraînera l'acceptation de cette fausse soumission :

ne s' poet garder que alques ne l' engignent.

Tir. 7.

Nous allons citer encore quelques exemples du même genre, où le poète parle lui-même :

s'est qui l' demandet, ne l' estoet enseignier.

Tir. 8.

par cels de France voelt-il de l' tut errer.

Tir. 11.

Deus! quel dolor que li Franceis ne l' saivent!

Tir. 55.

Francs e païens as les vus ajustets.

Tir. 91.

L   veissez si grand dolor de gent,
tant hume mort e nafret e sanglent!

Tir. 123.

¹⁸⁾ La chanson de Roland. Tir. 13 et suiv.

De o cui chalt! car demuret unt trop.

Tir. 135.

Nous trouvons cette dernière expression à plusieurs reprises :

De o cui chalt! car ne lur valt nient;
demurent trop, n'i poedent estre a tems.

Tir. 137.

De o cui chalt! Se fuit s'en est Marsilies.

Tir. 142.

enfin :

De o cui chalt! car nuls respuns n'en iert.

Tir. 176.

„La conception de notre chanson est extrêmement simple. Deux passions remplissent le poème: la valeur et l'amour de la patrie. Le style est sobre comme la conception.“

Seulement la forme de la chanson, la construction des tirades porte une empreinte artificielle. „Dans les quatre mille vers de l'épopée nous ne rencontrons qu'une image“ ¹⁹⁾

Si cum li cerfs s'en vait devant les chiens,
devant Roland si s'en fuient paien.

Tir. 140.

Le nombre des épithètes dans l'épopée n'est que très-restreint. Ce sont presque toujours les mêmes expressions qui se répètent. Le mot „France“ est accompagné toujours par l'adjectif „dulce;“ une seule fois la France est caractérisée par une autre épithète:

Veez l'orguill de France la loee.

Tir. 237.

Avec une prédilection particulière, la barbe et les cheveux de Charlemagne sont comparés à la couleur blanche des fleurs et de la neige:

Là siet li reis qui dulce France tient;
blanche at la barbe et tut flurit le chief.

Tir. 8.

¹⁹⁾ W. Hertz. Rolandslied. Stuttgart 1861. p. X.

De même dans la tirade 77;

Charles li viels a la barbe flurie,
jamais n'iert jurs qu'il n'en ait doel e ire.

Tir. 77.

Et dans la tirade suivante:

li emperere en est l'uns, çq m'est vis,
grand at le cors, bien reseblet marchis,
blanche at la barbe cume flurs en avrill.

Tir. 252.

Ces mêmes épithètes sont aussi quelquefois appliquées à d'autres héros. Par exemple dans les vers suivants:

En sun destrier Baligants est muntets,
fier le visage, le chief recercelet,
tant eret blancs cume flurs en estet.

Tir. 227.

ou:

Li amirals at sa barbe fors mise
altresi blanche cume flurs en espine.

Tir. 254.

et enfin:

desur lur brunies lur barbes unt jetees.
altresi blanches cume neifs sur gelee.

Tir. 237.

Avant de terminer notre examen de la composition de la chanson de Roland, nous allons envisager encore une particularité remarquable dans la langue, dont le poète se sert.

Il fait parler les héros les uns aux autres tantôt à la seconde personne du pluriel, tantôt à la seconde personne du singulier. Il est intéressant d'examiner dans quel cas le poète emploie cette dernière forme.

Nous en avons deux cas différents; il l'emploie 1° dans

des discours cordiaux 2^o comme un signe de dédain et de violente colère. Quelques exemples mettront ces faits en évidence.

L'archevêque Turpin est blessé à mort, il se met pour la dernière fois à genoux, pour confesser ses péchés. Il bénit l'empereur, la France „dulce“ et avant tout son ami Roland; puis il meurt. Roland survient et à sa vue il fond en larmes et s'écrie:

„Ensemble avums estet e ans e dis
ne m' fesis mal, ne jo ne l' te forsfis.
Quand tu ies morts, dolur est que jo vif.“

Tir. 150.

Il en est de même dans la tirade suivante, où Charlemagne regrette la mort de son neveu Roland:

„Amis Rolands, Deus metet l'anme en flurs
en pareis entre les glurius!
Cum en Espagne venis mare, seigneur!
Jamais n'iert jurs de tei n'aie dolur.“

Tir. 206.

Ces exemples se rapportent au premier cas dont nous avons parlé. On le voit, le poète y emploie la seconde personne du singulier parce qu'il s'agit de discours où la tendresse et la cordialité dominant. Maintenant nous allons en citer quelques-uns, où nous trouverons la même personne, employée comme signe de mépris, de colère et d'indignation.

Marsille a tué beaucoup de Francs; Roland l'aperçoit, environné d'un monceau de cadavres francs. Furieux, il fond sur le païen et:

dist a l' païen: „Damnes Deus mal te duinst
a si grand tort m'ocis mes cumpaignuns,
colp en avras, ainz que nus departums,
e de m' espee encui savras le num.“

Tir. 141.

Il en est de même dans la tirade 169. Roland prend son olifant et assomme un païen qui veut lui arracher son épée:

apres li dit: „Culverts, cum fus si os
que me saisis, ne a dreit ne a tort?

Ne l' orrat hum ne t'en tienget fol.“

Nous terminons ici notre travail; nous devons beaucoup aux recherches savants de Génin, G. Paris, Monin, Démogeot etc., mais nous avons examiné la composition de la chanson de Roland sous plusieurs nouveaux points de vue. Cet examen nous a permis de reconnaître partout une unité profonde et vitale dans le plan de notre poème. Nous convenons „qu'il y eut d'abord sur les divers sujets qu'il embrasse, des poèmes plus courts, plus populaires, plus primitifs ²⁰⁾“. Ils étaient isolés, sans lien, sans idée commune, mais puis vint un poète qui les réunit en une grande épopée. Nous ne le connaissons pas ²¹⁾. Mais ce n'était pas un compilateur vulgaire. Il ne fondit les poèmes épars ²²⁾ que pour les rattacher à un centre, pour les animer d'une idée générale, enfin, pour en former une épopée qui portât l'empreinte de son individualité.

²⁰⁾ Démogeot. Histoire de la littérature française, Paris 1871, p. 64.

²¹⁾ Theroulde n'a pas été le poète, comme Génin dit dans son introduction à la Chanson de Roland. Voyez là-dessus: Hertz. Uebersetzung d. Rolandsliedes p. VII.

²²⁾ Gautier appelle ces poèmes épars: cantilènes dans ses épopées françaises.

Lebenslauf.

Am 9. Februar 1851 ward ich zu Minden in Westphalen geboren. Ich gehöre der evangelischen Kirche an.

Meinen ersten wissenschaftlichen Unterricht erhielt ich auf der Realschule I^{ster} Ordn. meiner Vaterstadt.

Beim Ausbruch des französischen Krieges 1870|71 absolvierte ich das Abiturientenexamen und nahm dann als Freiwilliger an dem Feldzuge Theil.

Nachdem ich mir auch eine gymnasiale Bildung erworben, bezog ich zu Michaelis 1871 die Universität Halle a/S., mich dem Studium der neueren Philologie, der Geschichte und der Philosophie widmend.

Von Michaelis 1872 bis Ostern 1873 setzte ich meine Studien auf der neuerstandenen Universität Strassburg fort und bezog dann die Universität Bonn. In Strassburg war ich Mitglied des historischen und des Seminars für neuere Sprachen, ebenso in Bonn, wo ich auch noch ein Semester hindurch Mitglied des philosophisch-pädagogischen Seminars war. Nach meiner Meldung zum Examen pro facultate docendi in Bonn

übernahm ich zu Ostern 1874 an der Grossherzogl. Realschule Ister Ordn. zu Schwerin die Stelle eines Lehrers für die neueren Sprachen.

Vorlesungen habe ich gehört bei den Herren Professoren Boehmer, Dümmler, Zacher, Ulrici, Tschischwitz etc. in Halle; Boehmer, Baumgarten, Weizsaecker etc. in Strassburg; v. Sybel, Diez, Delius, Simrock, Schaefer und Bischoff in Bonn, denen ich, sowie den Herren Professoren Bechstein und v. Stein zu Rostock, meinen herzlichsten Dank ausspreche.

